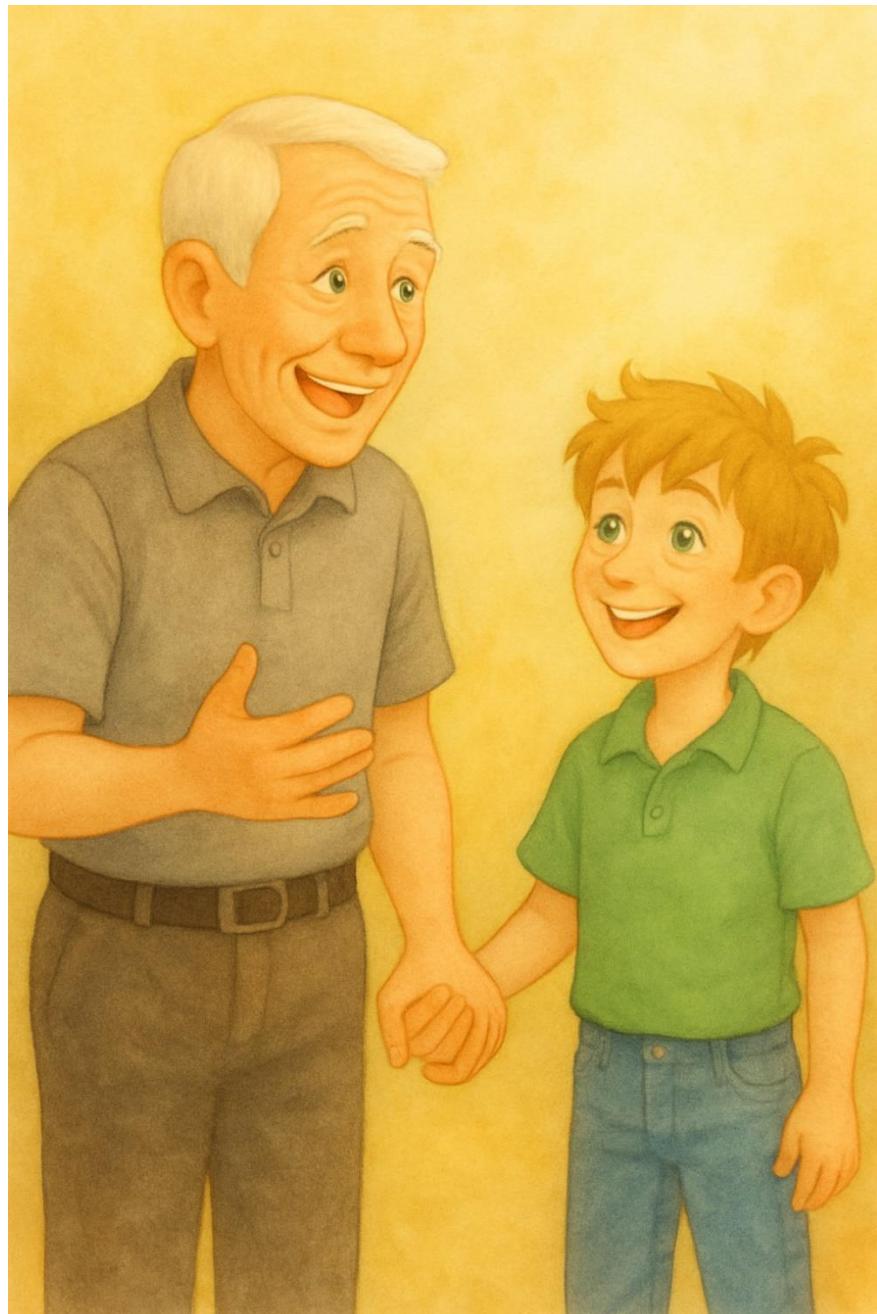


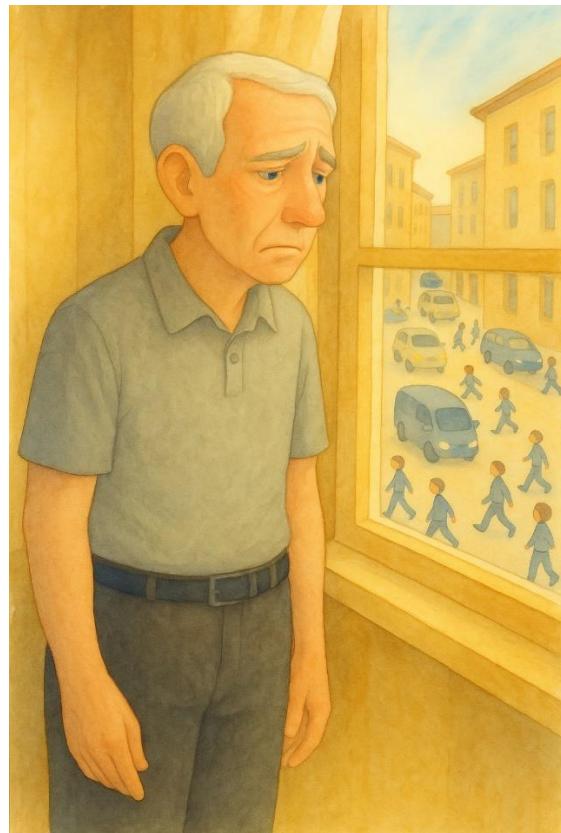
# Le temps retrouvé



Si l'idée originale de cette histoire, ainsi que les consignes de rédaction, de dessin et les finitions sont de **Jacques-Henri Jayez**, le corps du texte lui-même a été rédigé par un travail conjoint des logiciels d'IA **Claude** conçu par **Anthropic**, pour le texte, et **ChatGPT** développé par **OpenAI**, pour les dessins.

## Un retour d'âge

Paul contemplait par la fenêtre de sa chambre le ciel gris de novembre.

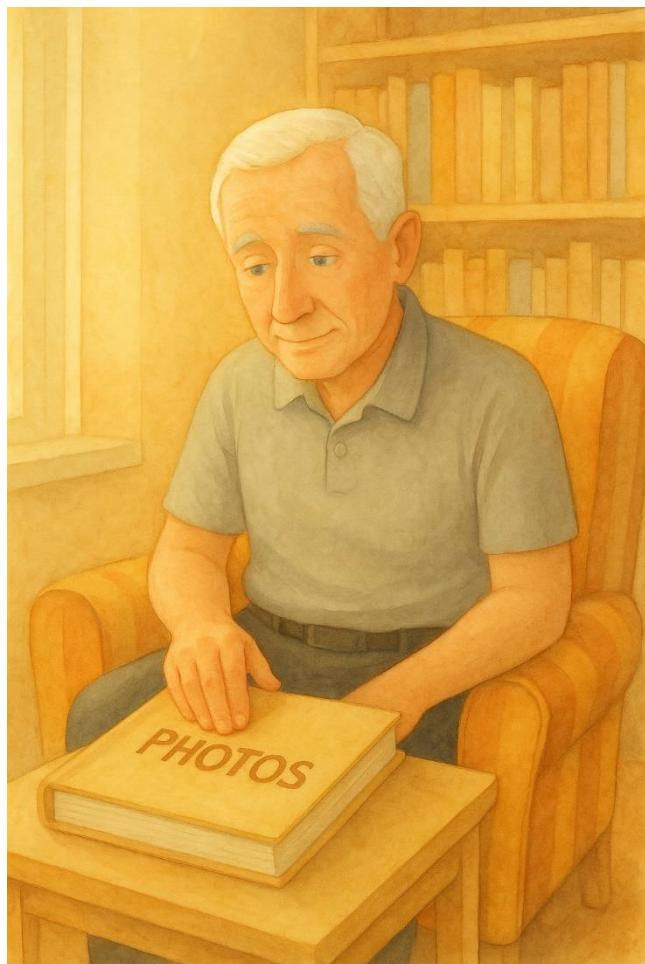


À quatre-vingt-trois ans, ses journées se ressemblaient toutes. Il habitait seul dans cet appartement parisien depuis le décès de Lucie, son épouse, cinq ans plus tôt. Leurs enfants, établis à l'étranger, lui rendaient visite à chaque grande occasion, pour son anniversaire et pour les fêtes de fin d'année.

Ce matin-là, plus que d'habitude, les souvenirs affluaient. Il se remémorait le village de ses jeunes années, Mérigny, niché au creux d'une vallée verdoyante. Il revoyait la maison familiale avec son jardin où poussaient des cerisiers, le chemin de l'école qu'il parcourait quatre fois par jour, le visage de sa mère lui souriant lorsqu'il rentrait.

— C'était une autre époque, murmura-t-il pour lui-même.

Il s'assit dans son fauteuil, celui qui faisait face à la bibliothèque. Ses doigts caressèrent la couverture du livre posé sur la table basse. C'était un recueil de photographies de la France rurale des années quarante. Paul l'ouvrait souvent, s'arrêtant sur les images qui lui rappelaient son village.



— Si seulement je pouvais revivre ces moments, ne serait-ce qu'un jour, soupira-t-il.

Le soir venu, après avoir dîné d'une soupe et d'un morceau de fromage, Paul prépara sa tisane habituelle. Il prit ses médicaments, nota dans son carnet les quelques événements du jour — un appel de sa fille Claire, une promenade jusqu'au parc, la lecture d'un article intéressant. Puis il se mit au lit, pensant une fois encore à Mérigny, à la rivière où il avait appris à nager, aux jeux partagés avec les enfants du village.

Cette nuit-là, son sommeil fut particulièrement profond. Des rêves vivaces l'emportèrent loin, très loin dans le temps.

Le lendemain, ce fut le chant d'un coq qui le réveilla. Paul ouvrit les yeux, surpris. Il n'y avait pas de coq à Paris, du moins pas dans son quartier. La lumière semblait différente aussi, plus vive, plus naturelle. Et ce lit... ce n'était pas le sien. Plus étroit, avec un matelas ferme et des draps râches qui sentaient la lessive à l'ancienne.

Il se redressa brusquement et constata avec stupeur que ses mains n'étaient plus celles d'un homme âgé. Elles étaient petites, lisses, sans taches de vieillesse ni veines saillantes. Paul porta ces mains étrangères à son visage et perçut des joues rondes, une peau douce.

— Qu'est-ce que... ? balbutia-t-il, et sa voix était claire, aiguë — celle d'un enfant.

Il se leva d'un bond et se précipita vers la fenêtre. Dehors s'étendait non pas la rue parisienne à laquelle il était habitué, mais une place de village bordée de maisons aux toits de tuiles rouges. Au centre, un tilleul majestueux projetait son ombre sur un banc de pierre.

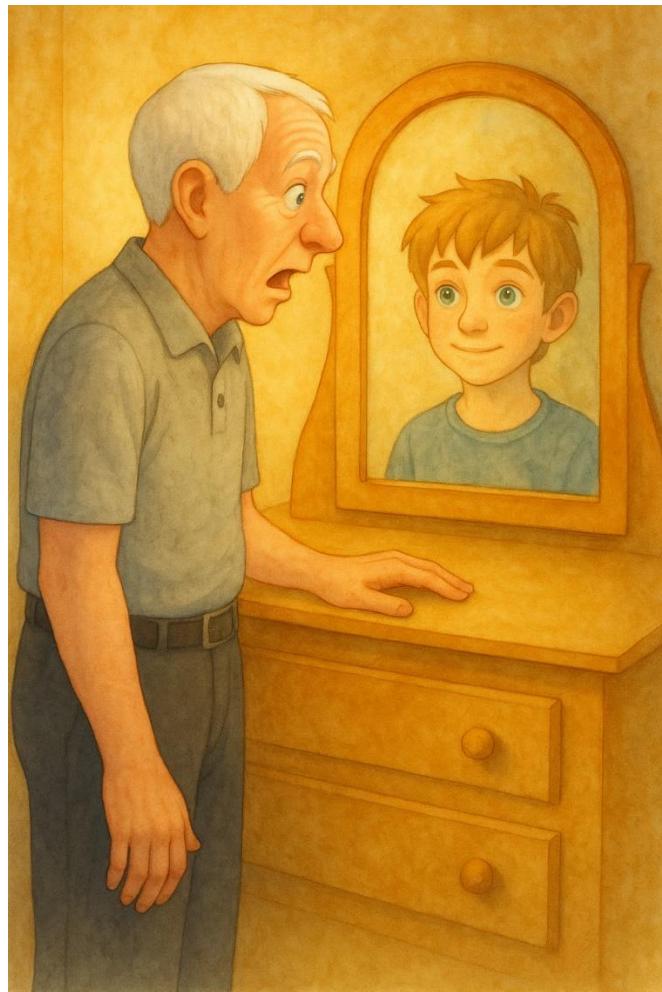
— Mérigny, souffla-t-il, incrédule.

Une voix féminine l'appela depuis le rez-de-chaussée.

— Paul ! Tu es réveillé ? Dépêche-toi, tu vas être en retard à l'école ! Cette voix... il l'aurait reconnue entre mille. C'était celle de sa mère, décédée depuis plus de cinquante ans.

— J'arrive ! répondit-il automatiquement.

Paul s'approcha de la petite commode surmontée d'un miroir. Le reflet qui lui apparut le figea sur place : c'était bien lui, mais lui à l'âge de dix ans, avec ses cheveux châtais ébouriffés et ses yeux verts pétillants de malice.



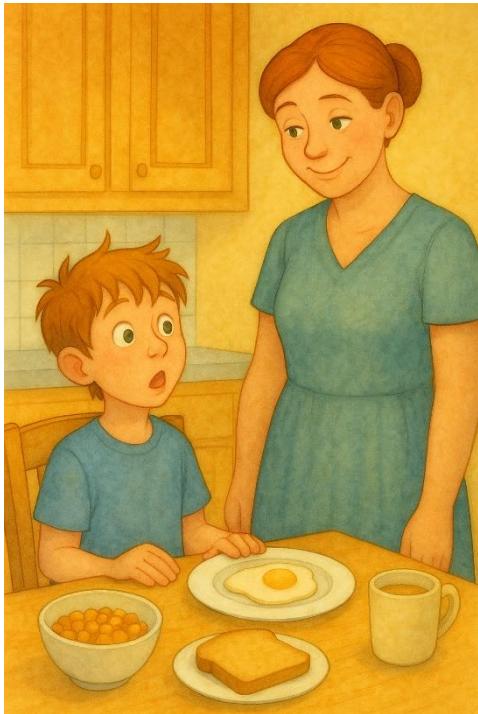
— Ce n'est pas possible, murmura-t-il.

Il enfila rapidement les vêtements préparés sur une chaise — un pantalon bleu, un polo vert — et descendit l'escalier de bois qui grinçait exactement comme dans ses souvenirs.

Dans la cuisine, sa mère s'affairait. Jeanne Dufour, quarante-deux ans, portait une robe simple. Ses cheveux étaient noués en chignon. Elle lui sourit en le voyant.

— Te voilà enfin ! Ton petit déjeuner est prêt. Mange vite, l'école commence dans vingt minutes.

Paul s'assit à table, bouleversé. Il observait sa mère, chaque détail de son visage, de ses gestes. Comment était-ce possible ? Était-il en train de rêver ? Mais tout semblait si réel : l'odeur du café, la saveur du pain beurré, la fraîcheur de l'air qui entrait par la fenêtre ouverte.



— Qu'as-tu, mon garçon ? Tu parais bien étrange ce matin.  
 — Rien, maman. Je... j'ai fait un drôle de rêve, c'est tout.  
 — Eh bien, maintenant, tu es bien réveillé, et il faut te dépêcher. Ton père est déjà aux champs. Il reviendra pour midi.

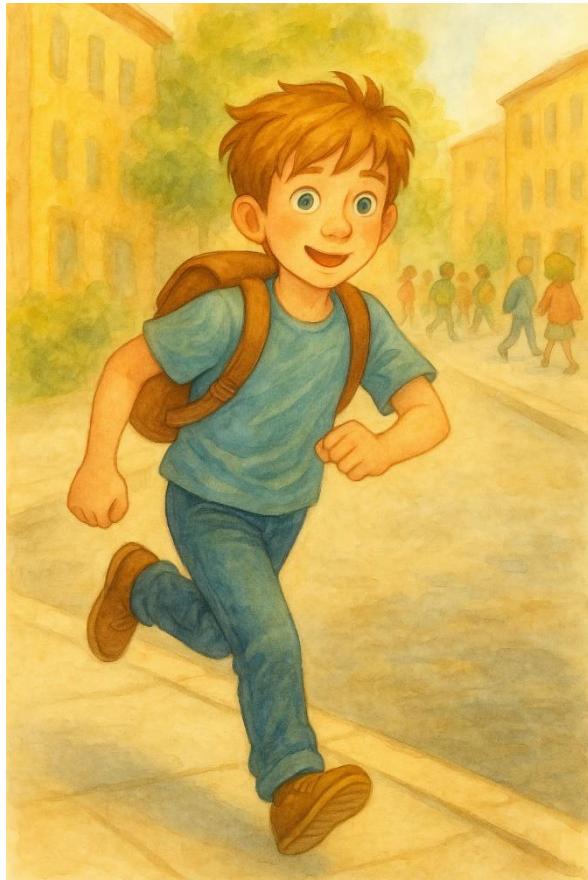
Son père... Paul sentit son cœur s'emballer. Allait-il revoir son père également ? Après avoir terminé son petit déjeuner, il prit le cartable que sa mère lui tendait et partit pour l'école. L'air était vif, le ciel d'un bleu limpide. Des odeurs familières l'assaillirent : le fumier des étables voisines, le pain sortant de la boulangerie, les fleurs du jardin de la vieille madame Berthet.

Paul regardait autour de lui, émerveillé. Chaque détail correspondait à ses souvenirs, mais tout était plus éclatant, plus présent qu'il ne l'aurait imaginé. Il reconnaissait les maisons, les arbres, même les pierres du chemin. Un groupe d'enfants passa rapidement.

— Hé, Paul ! Viens, on va être en retard ! cria l'un d'eux.

C'était Vincent, son meilleur ami., lui qui, dans une autre vie — ou était-ce dans le futur ? — mourrait à vingt ans dans un accident de moto.

Paul se mit à courir pour les rejoindre, ses jambes le portant avec une légèreté qu'il avait oubliée. Son esprit d'homme âgé n'avait pas changé, mais son corps, lui, avait repris sa jeunesse.



Une question le taraudait : était-ce une seconde chance ? Un rêve extraordinairement détaillé ? Ou peut-être sa vie entière d'adulte et de vieillard n'avait-elle été qu'un long rêve prémonitoire ?

Quoi qu'il en soit, Paul savait une chose avec certitude : il allait savourer chaque instant de cette nouvelle journée dans la peau de l'enfant qu'il avait été, dans ce village qu'il avait tant aimé.

## On se retrouve

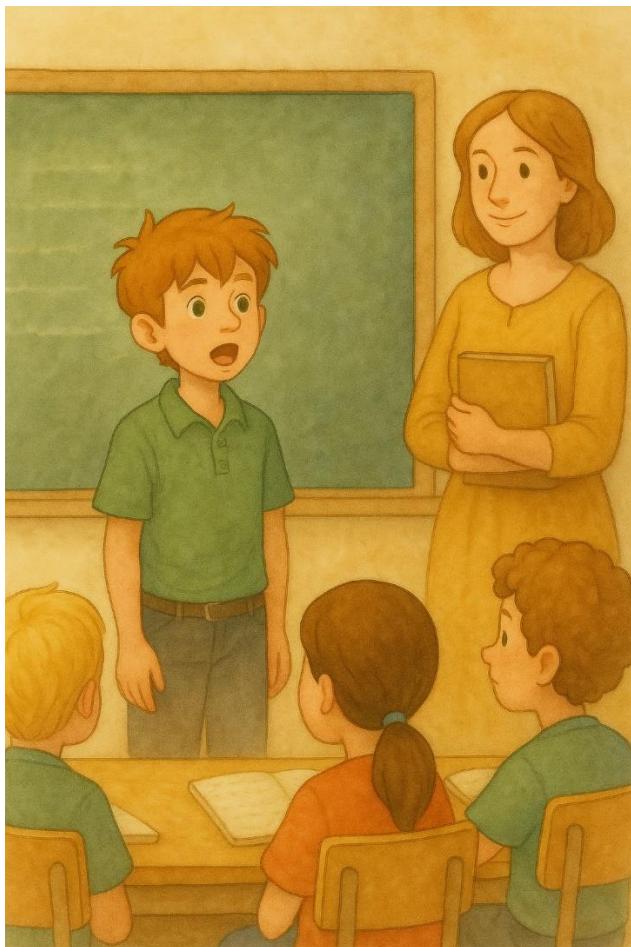
L'école n'avait pas changé. L'odeur de craie, les pupitres en bois marqués par des générations d'élèves, le portrait du président de la République au-dessus du tableau noir. Mademoiselle Fournier, l'institutrice, était plus jeune que dans ses souvenirs — ou plutôt, elle était exactement telle qu'elle devait être en cette année 1952.

— Paul, peux-tu nous réciter la table de multiplication par sept ?

Paul sursauta. Il était perdu dans ses pensées, observant ses camarades, ces visages qu'il n'avait pas vus depuis des décennies.

— Oui, Mademoiselle. Sept fois un, sept. Sept fois deux, quatorze. Sept fois trois, vingt et un...

Il parla, ou plutôt chantonna, comme on le faisait à l'époque, mécaniquement, son esprit d'adulte se rappelant sans effort ce que l'enfant qu'il était avait dû apprendre avec peine. Mademoiselle Fournier parut surprise de sa maîtrise, lui qui, d'ordinaire, hésitait sur les tables.



— Très bien, Paul. Je vois que tu as bien révisé.

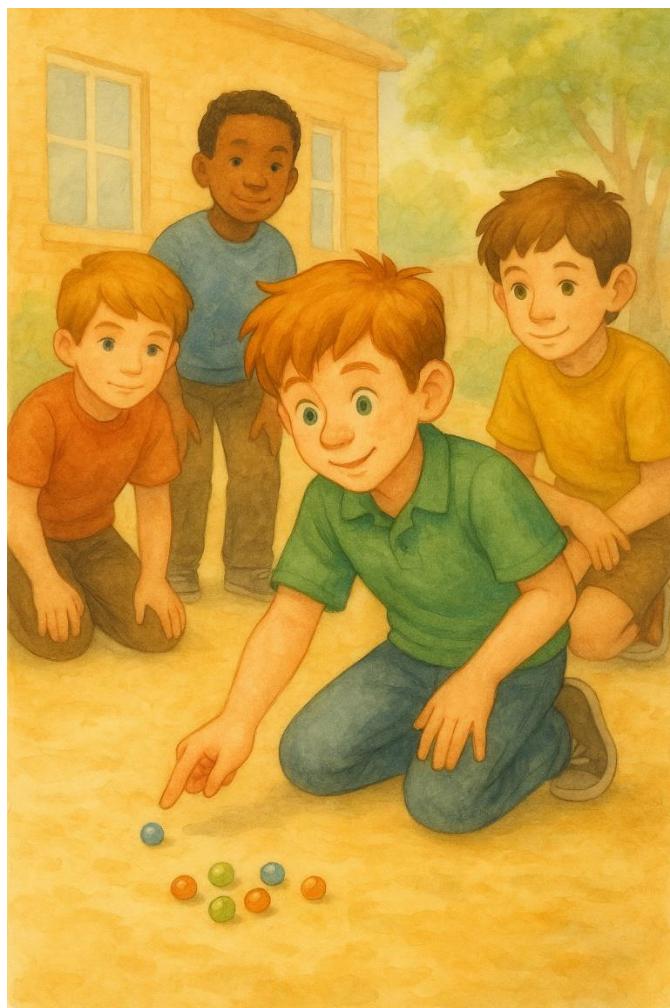
À la récréation, Paul redécouvrit la cour de l'école avec un mélange d'émerveillement et de nostalgie. Les jeux lui revenaient naturellement : la marelle dessinée à la craie, les billes, la course.

Vincent lui donna une tape sur l'épaule.

— Tu viens ? On fait une partie de billes sous le préau.

Paul suivit son ami, ce garçon aux cheveux roux qui deviendrait un jeune homme fougueux, passionné de mécanique. Devait-il le mettre en garde contre sa future imprudence ? Non, cela n'aurait aucun sens. Comment un enfant de dix ans pourrait-il comprendre qu'il fallait se méfier d'une route qu'il emprunterait des années plus tard ?

— Paul, c'est ton tour !



En s'agenouillant pour lancer sa bille, Paul sentit l'étrange dualité de sa situation : ses mouvements d'enfant étaient guidés par une conscience d'octogénaire. Il visa avec précision, fort de son expérience de vie, et remporta la partie avec une facilité déconcertante.

— Comment t’as fait ça ? s’exclama Vincent, admiratif. T’as jamais été aussi bon aux billes !

— J’ai... beaucoup pratiqué, répondit Paul avec un sourire énigmatique.

À midi, il rentra déjeuner chez lui, comme tous les écoliers du village. Son père était là, assis à table, attendant que Jeanne serve le repas. Henri Dufour, quarante-cinq ans, le visage buriné par le soleil, les mains calleuses. Paul le regarda avec émotion. Son père était mort d’une crise cardiaque quand il avait quinze ans — dans cinq ans, si l’on comptait à partir de ce jour mystérieusement retrouvé.



— Alors, fiston, comment s’est passée ta matinée ? demanda Henri en ébouriffant les cheveux de son fils.

Ce geste, cette voix grave... Paul dut se retenir de se jeter dans les bras de son père. À quatre-vingt-trois ans, il avait oublié la sensation exacte de cette main rugueuse dans ses cheveux, le timbre précis de cette voix.

— Bien, papa. J’ai réussi ma récitation des tables.

— Voilà qui est bien. Un jour, tu reprendras la ferme, il faut savoir compter pour gérer un troupeau !

Paul sourit intérieurement. Il n’avait pas repris la ferme. Après le décès de son père, sa mère avait vendu les terres. Il était parti étudier en ville, était devenu professeur d’histoire. Mais aujourd’hui, dans cette réalité alternative, tout semblait possible.

Le repas se déroula dans une ambiance simple et chaleureuse. Un pot-au-feu préparé avec les légumes du jardin, le pain frais de la boulangerie. Paul savoura chaque bouchée avec la conscience aiguë qu'il goûtait à nouveau une cuisine qu'il avait crue perdue à jamais.

— Tu as l'air ailleurs aujourd'hui, remarqua sa mère. Tu es sûr que tout va bien ?

— Oui, maman. Je réfléchis, c'est tout.

— Ne réfléchis pas trop, plaisanta son père. Tu auras tout le temps pour ça quand tu seras vieux !

Paul ne put s'empêcher de sourire à cette ironie involontaire.

L'après-midi fut consacré à l'étude de l'histoire — la Révolution française. Paul écouta avec un intérêt renouvelé ce récit d'événements qu'il avait lui-même enseignés pendant quarante ans. Il leva la main plusieurs fois, apportant des précisions que même Mademoiselle Fournier semblait ignorer.

— Eh bien, Paul, je suis impressionnée par tes connaissances aujourd'hui, dit-elle après qu'il eut détaillé les circonstances exactes de la prise de la Bastille. Tu as dû lire au-delà de ton manuel.

— J'aime l'histoire, Mademoiselle, répondit-il simplement.

À quatre heures, la cloche sonna la fin des cours. Paul retrouva ses amis pour le chemin du retour. Ils décidèrent de faire un détour par la rivière, comme souvent à la belle saison.

La rivière... Paul sentit son cœur s'accélérer. C'était là qu'il avait connu l'un de ses moments les plus précieux de son enfance, un souvenir qui ne l'avait jamais quitté. Et si c'était aujourd'hui ?

Le groupe descendit le sentier qui menait aux berges. L'eau claire filait doucement, reflétant le soleil de fin d'après-midi. Vincent ramassa quelques cailloux plats.

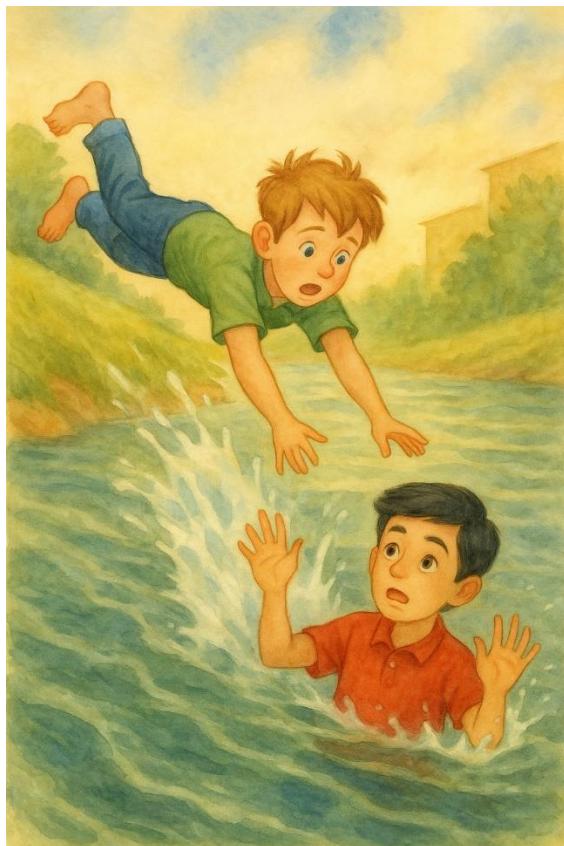
— On fait des ricochets ?

Les garçons s'alignèrent sur la rive. Paul observa sa jeune main, se remémorant la technique que son père lui avait enseignée. Il lança la pierre qui rebondit cinq fois à la surface avant de couler.

— Sept ! s'écria un peu plus loin Louis, un autre camarade, battant ainsi tous les records.

Puis vint ce moment. Vincent, voulant faire mieux, se pencha trop au-dessus de l'eau. Son pied glissa sur une pierre moussue, et il bascula en avant avec un cri de surprise.

Paul n'hésita pas. Il plongea tout habillé et nagea jusqu'à son ami qui se débattait, pris de panique. Vincent ne savait pas nager — il n'apprendrait que l'été suivant.



Avec une force insoupçonnée, Paul ramena Vincent vers la berge où les autres garçons les aidèrent à regagner la terre ferme.

— Tu m'as sauvé la vie, souffla Vincent, tremblant et trempé.  
— C'est normal.

C'était donc aujourd'hui. Ce jour où il avait évité la noyade à Vincent. Un événement qui avait cimenté leur amitié pour toujours. Dans sa mémoire d'adulte, ce souvenir s'était quelque peu estompé, mais à cet instant, il le revivait avec une intensité saisissante.

En rentrant chez lui, mouillé et frissonnant, Paul dut affronter l'inquiétude, puis la fierté de ses parents quand ils apprirent ce qui s'était passé.

— Tu aurais pu te noyer aussi ! s'exclama sa mère, en l'enveloppant dans une couverture.

— Mais il a fait preuve de courage, intervint son père. C'est ce qu'un homme doit faire pour ses amis.

Ce soir-là, après un dîner où il fut traité en héros, Paul monta dans sa chambre avec une émotion particulière. Sur son lit était posé Théodore, son nounours confident. Ce jouet qu'il avait tant aimé et qui s'était mystérieusement volatilisé peu avant son onzième anniversaire, le plongeant dans un chagrin d'enfant intense et durable.

Paul prit la peluche dans ses bras, caressant la fourrure usée, le nœud papillon effiloché.



Il se souvenait maintenant : c'était justement au lendemain de l'épisode de la rivière que Théodore avait disparu.

— Cette fois, je ne te perdrai pas, murmura-t-il à la peluche.

Il s'allongea sur son lit, serrant l'ours contre lui. Par la fenêtre, il contempla le ciel étoilé, si différent du ciel parisien voilé par la pollution lumineuse. Les questions se bousculaient dans son esprit : était-ce vraiment réel ? Allait-il rester dans ce passé retrouvé ? Pouvait-il changer le cours des événements, sauver son père, éviter l'accident de Vincent ?

Peu à peu, le sommeil le gagna. Sa dernière pensée consciente fut pour Lucie, son épouse disparue. L'avait-il déjà rencontrée à cette époque ? Non, ce serait plus tard, au lycée... Si cette journée n'était qu'un rêve ou une parenthèse, il ne reverrait jamais Lucie, ni ses parents. Cette idée lui serra le cœur.

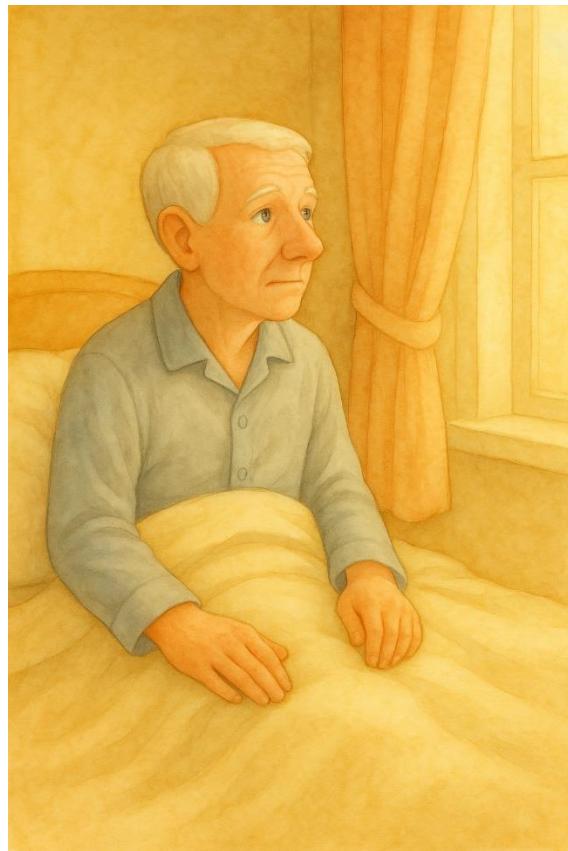
Mais avant de s'endormir complètement, Paul décida de ne pas s'inquiéter de l'avenir. Même si le temps de revivre avec les siens devait être très bref, Il aura eu la chance inouïe de connaître un tel bonheur. Quelle que soit l'explication, c'était un cadeau précieux.

— Merci, chuchota-t-il à qui voulait l'entendre, avant de sombrer dans un sommeil profond, Théodore chaleureusement blotti entre ses bras.

## Un miracle

Le réveil sonna, strident et insistant. Paul tendit la main pour l'éteindre, ses doigts cherchant à tâtons le bouton familier. Ses doigts...?... noueux, ridés, tachés par l'âge. Il ouvrit brusquement les yeux.

Son appartement parisien. Son lit d'adulte. La lumière grise de novembre filtrant à travers les rideaux.



Paul se redressa, désorienté. Le village, sa mère, son père, Vincent, l'école... tout avait disparu.

— Un rêve, murmura-t-il, la voix rauque d'un vieil homme de quatre-vingt-trois ans. Juste un rêve.

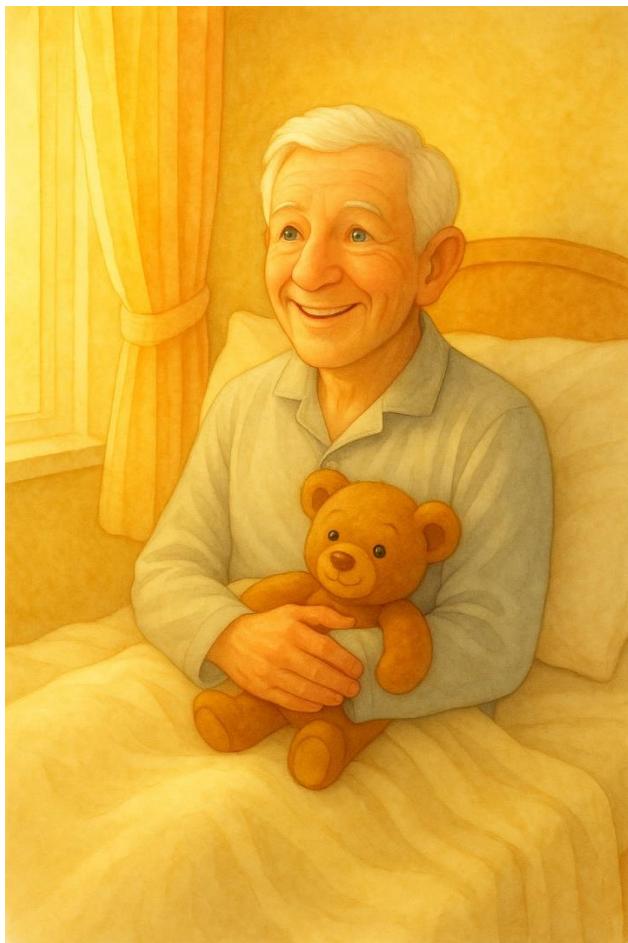
Mais quel rêve ! D'une vivacité exceptionnelle, d'une précision qui défiait l'entendement. Il en ressentait encore les émotions : la joie de revoir ses parents, l'exaltation après avoir sauvé Vincent, la tendresse en tenant...

— Théodore !

Paul s'immobilisa. Il venait de sentir quelque chose sous son oreiller. Quelque chose de doux et soyeux. Lentement, mais fébrilement, il retira l'objet et resta figé, incrédule. Ses mains tremblantes tenaient Théodore, sa peluche, exactement comme dans son « rêve » — ou était-ce un souvenir ? La fourrure usée par des années de câlins, le nœud papillon effiloché, les yeux de verre légèrement de guingois.

— Ce n'est pas possible, souffla Paul.

Il n'avait jamais retrouvé Théodore après sa disparition. Il l'avait cherché partout, pleuré pendant des jours. Sa mère lui avait acheté un autre ours, mais ce n'était pas pareil. Théodore était unique, irremplaçable.



Et pourtant, il était là, dans ses mains, après plus de soixante-dix ans d'absence. Paul examina la peluche sous tous les angles. C'était bien Théodore, sans le moindre doute. Il portait même la petite déchirure à l'oreille gauche que Paul lui avait un jour maladroitement infligée.

Avait-il vraiment voyagé dans le temps ? Avait-il modifié le passé en décidant consciemment de ne pas perdre son ours ? Ou était-ce autre chose, quelque chose qui dépassait sa compréhension ?

Il se leva, Théodore toujours dans les mains, et s'approcha de la fenêtre. Paris s'éveillait sous la bruine. Les voitures, les piétons pressés, les immeubles modernes — tout confirmait qu'il était bien revenu à son époque.

Sur sa table de chevet, la photo encadrée de Lucie le regardait, souriante. À côté, celles de leurs enfants et petits-enfants. Sa vie d'adulte n'avait pas été un rêve ; elle avait bien eu lieu.



Paul s'assit dans son fauteuil, posant délicatement Théodore sur ses genoux. Il caressa la peluche, pensif.

— Est-ce toi qui m'as rappelé là-bas, mon vieux Théo ? Ou est-ce cette journée qui t'a ramené à moi ?

Bien sûr, l'ours ne broncha pas. Mais sa présence même était une réponse, ou du moins une preuve que quelque chose d'extraordinaire s'était produit.

Paul se souvint alors d'un détail. Le jour où Théodore avait disparu — ce jour qui aurait dû être le lendemain de l'épisode de la rivière — il l'avait emmené en promenade dans les bois. À un moment, distrait par la découverte d'un nid d'oiseau, il l'avait posé sur un tronc d'arbre, et quand il avait voulu la reprendre, la peluche n'était plus là. Il l'avait cherchée pendant des heures et des mois, mais en vain.

Qu'était-il arrivé à l'ours ? Avait-il été emporté par un animal, ou par un autre enfant de passage ? Peut-être avait-il été simplement placé... en attente, suspendu entre deux époques, dans l'espoir que la boucle temporelle se referme ?

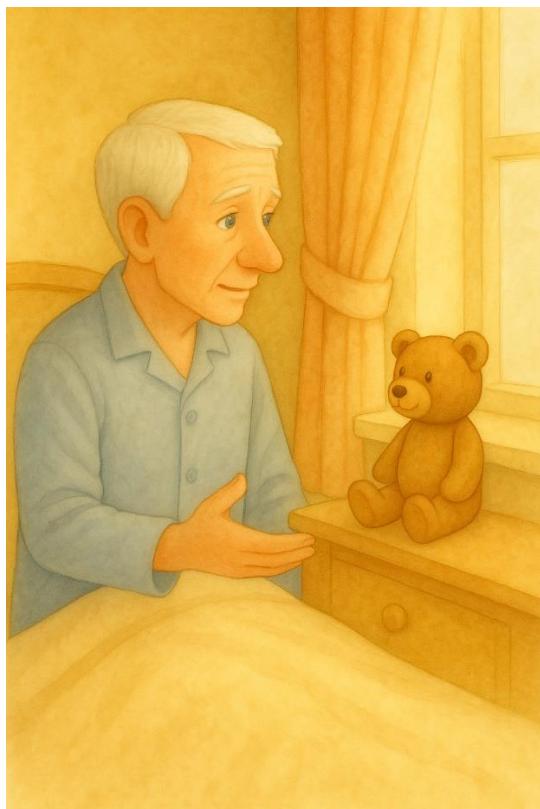
Paul secoua la tête. Ces questions n'avaient pas de réponse, ou du moins pas de réponse qu'un esprit humain puisse concevoir.

Ce qui importait, c'était ce qu'il ressentait maintenant : une paix profonde, un sentiment de complétude. Comme si une blessure d'enfance s'était enfin cicatrisée. Comme si le cercle de sa vie s'était refermé, harmonieusement. Il sonna Claire, sa fille aînée.

- Papa ? Tout va bien ? s'inquiéta-t-elle, surprise par cet appel matinal.
- Très bien, ma chérie. Je voulais juste... te demander si tu pouvais passer me voir aujourd'hui. J'ai quelque chose à te montrer.
- Bien sûr, je peux venir en fin d'après-midi. Qu'est-ce que c'est ?
- Un vieil ami retrouvé, répondit Paul, souriant à Théodore. Un très vieil ami.

Quand il raccrocha, Paul se sentait étrangement rajeuni. Pas dans son corps, qui restait celui d'un homme de quatre-vingt-trois ans, mais dans son esprit, dans son cœur.

Il se prépara une tasse de thé, installa Théodore sur le rebord de la fenêtre, face à lui, et commença à lui raconter tout ce qui s'était passé depuis leur séparation : ses études, sa rencontre avec Lucie, leur mariage, leurs enfants, sa carrière d'enseignant, les joies, les peines, les voyages, les épreuves — toute une vie.



Et tandis qu'il parlait, il comprenait que peu importait l'explication du miracle qu'il venait de traverser. Ce qui comptait, c'était ce que cette expérience lui avait apporté : la chance de dire au revoir à ses parents, de revoir son village, de revivre un moment crucial de son amitié avec Vincent. Et surtout, la conscience aiguë que chaque instant de la vie, qu'il appartienne au passé, au présent ou à l'avenir, mérite d'être pleinement vécu, pleinement savouré.

— Tu sais, Théo, dit-il à l'ours qui semblait l'écouter attentivement avec ses yeux de verre, peut-être que nous ne comprendrons jamais ce qui s'est passé. Peut-être que ce n'était qu'un rêve particulièrement vivace et que quelqu'un a retrouvé cette vieille peluche dans un grenier et me l'a fait parvenir anonymement. Ou peut-être...

Il s'interrompit, contemplant le ciel qui s'éclaircissait progressivement.

— Peut-être que certains mystères ne sont pas faits pour être résolus, mais pour être vécus.

Paul sourit. Qu'importait après tout ? L'essentiel était que Théodore était là, que son ours d'enfance était revenu, comme un pont jeté entre le petit garçon qu'il avait été et le vieil homme qu'il était devenu. Un rappel que le temps, malgré ses apparences linéaires, pouvait parfois former d'étranges boucles, offrant à ceux qui savent regarder une perspective unique sur l'existence.

Et si d'aventure il se réveillait à nouveau dans son lit d'enfant à Mérigny, eh bien... il serait prêt. Prêt à vivre une autre journée dans le passé, à chérir chaque minute auprès de ceux qu'il avait aimés et perdus. Prêt à modifier le passé, peut-être, si c'était possible — pour sauver son père, pour empêcher l'accident de Vincent. Ou simplement prêt à être pleinement présent, pleinement conscient du miracle qu'est chaque jour ordinaire.

En attendant, il avait retrouvé Théodore. Et cela, en soi, était déjà un petit miracle.